Intraduisibles nostalgies

Mariana Neț

De temps en temps, j'aime bien traduire un livre soit de l'anglais, soit du français. Je dirais même que, si deux ou trois années s'écoulent sans que j'aie rien traduit, une sorte de frustration s'installe…Ça me manque. Toutefois je ne pense pas que j'aimerais trop gagner ma vie comme traductrice.

Je l'ai fait, une fois, pendant plus de quatre ans. C'était tout au début de ma carrière professionnelle, lorsqu'en sortant de l'Université, le seul poste que j'ai trouvé (et encore, c'était pas facile du tout) était celui de « rédactrice et traductrice » à l'Agence de Publicité pour le Commerce Extérieur, PUBLICOM. On était huit pour plusieurs langues. Pour moi, c'était l'anglais. Il fallait traduire – ou bien réviser les traductions des collaborateurs – des matériaux soi-disant de « publicité » concernant toutes les catégories de marchandises que le gouvernement d'ailleurs avait l'ambition d'exporter. C'était une expérience, comme disent les Anglais ; nul doute, j'ai beaucoup appris, mais j'aime pas trop y penser. Encore moins, en parler.

Revenons donc aux traducteurs littéraires. En ce qui me concerne, c'est d'abord un « hobby ». L'un des plusieurs, peut-être pas le principal, mais j'y tiens.

Il faut, d'abord que le bouquin me plaise, qu'il m'intéresse. Voilà pourquoi j'ai traduit un livre de Dumas avec mon amie Carmen Săndulescu, qui traduit mieux que moi, car c'est une

BDD-A4907 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:57 UTC)

« perfectionniste », elle). Ou bien, il faut au moins que ce soit quelque chose de nouveau, qui m'attire (c'est ce qui m'a fait accepter la proposition des Editions RAO de traduire, il y a presque une dizaine d'année, un roman d'Alistair McLean). Mais j'ai traduit surtout des livres scientifiques – de sémiotique, le plus souvent. Pour lesquels j'ai obtenu, à titre personnel, les droits. Des livres qui me paraissaient, à ce moment-là, nécessaires, et que j'ai vu avec plaisir que d'autres ont considéré utiles aussi, puisqu'ils font partie maintenant des bibliographies universitaires obligatoires.

La traduction est, pour moi, un acte de choix aussi. Tout hobby l'est, par définition.

Et enfin, c'est surtout un acte critique, un acte de réflexion, où l'on pèse, on met en relation, on tente d'innover tout en restant fidèle.

J'espère ne choquer personne si je dis qu'à mon avis, afin d'aboutir à une bonne traduction, il faut surtout maîtriser la langue-cible. La langue-source aussi, c'est évident, mais si un sens nous échappe on recourt aux dictionnaires, etc. Pour la langue-cible aussi, dira-t-on, mais c'est bien différent. Il faut qu'elle soit la nôtre, il faut qu'on puisse y puiser à fond afin d'en sortir le mot, l'expression, le ton juste de phrase. Il est obligatoire que le produit final n'ait pas trop l'air d'être une traduction. En fait, il ne doit pas l'avoir du tout.

Enfin, je crois qu'il faut avoir pas mal de connaissances théoriques, si l'on tente de faire une bonne traduction (et si elle n'est pas bonne, alors pourquoi la faire du tout ?). Des connaissances de poétique et de théorie de la littérature, et d'histoire tout court, s'il s'agit d'une traduction littéraire.

Ou bien, des connaissances – pas trop sommaires – dans le domaine dont fait partie le texte que l'on veut traduire. Ça, c'est essentiel, pour ne pas trop gaffer.

Je pense qu'on devrait parler aussi de la traduction telle qu'elle est vue par les lecteurs, les utilisateurs. Mais c'est là une histoire différente, différée…

BDD-A4907 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:57 UTC)